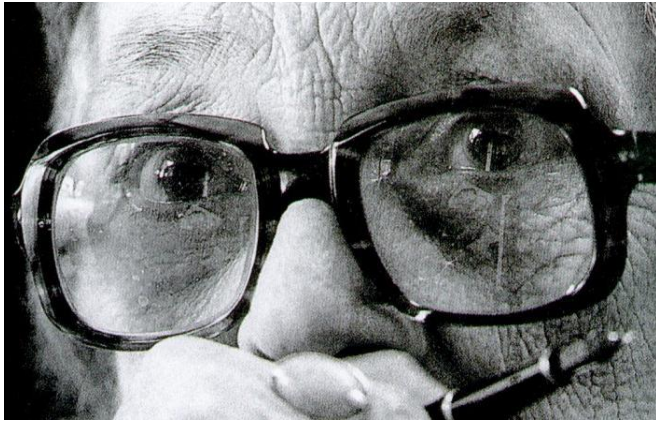


DIX-HUIT ANS – MARGUERITE DURAS



Elle se regarde à l'arrière d'elle-même. Se dire à un âge avancé qu'on a été, et qu'est-ce qui a été vu, là dans ce petit espace vide, entre les yeux et la monture noire où s'ajuste la vision ? Devant rien, à part des reflets, fenêtre à gauche, stylo-plume à droite. C'est ce qu'on voit. Regard tout entier figé, à l'extrême, par les pupilles dilatées derrière les verres sales. Gouttes d'eau séchées. Grossissement des rides. Concentrée, dilatée, ridée. Immobile et le regard perdu dans lequel des vies passent, des Elle, des Lui errent, puis fixent sur la page blanche leur rencontre à travers leur sujet rejeté à la fin de la phrase : « On se débrouillerait pour que ça nous le fasse, le bonheur ». Quelque chose est arrivé, un jour. Pas le bonheur.

Les deux premières pages de *L'Amant* — Marguerite Duras a plus de soixante ans lorsqu'elle l'écrit — en disent long sur la bascule fulgurante de la jeunesse dans la vieillesse. Son visage, page écrite à réécrire, de parchemin en palimpseste de rides, lignes temporelles simultanées, brisées, enchevêtrées. Lire le visage d'une vie en deux pages : « un jour j'étais déjà âgée [...] très vite dans ma vie il a été trop tard [...] à dix-huit ans j'ai vieilli ; les gens qui m'avaient connue à dix-sept ans ont été impressionnés quand il m'ont revue, deux ans après ». D'un coup. Ça tombe comme l'annonce d'une fin, « trop tard ». Ça durera plus de soixante ans.

Dix-huit ans, l'âge dans une image. Elle est seule à la voir. Elle l'a gardée longtemps avant d'écrire *L'Amant*. Elle a commencé par croiser les âges, l'âge qu'on a et tous ceux qu'on a eus, peut-être, comme les « aurait été » et les « a été ». Elle attrape du temps, des morceaux, supporte mal la ligne droite sans avoir le goût des courbes. D'ellipse en ellipse, elle œuvre à former ce

corps ramassé, saboté aux cervicales, aggravé par les cols roulés, les foulards, les écharpes qui montrent qu'un cou manque ici, avant la trachéotomie. Écrire, comme si on enfonçait un clou toujours plus profondément dans le vivant, écrasait le corps pour résister à la feuille sur laquelle s'écrit la folle histoire d'une image qui a stoppé net le temps biologique. On sait depuis *La Douleur* que la vie qui s'écrit s'ordonne du refus de la continuité, qu'elle s'accommode de l'incohérence, et qu'elle reprendra même après un long coma. Image d'un visage comme l'effet d'un impact dans le champ de vision. Vie de bris, étoilée dans le temps.

Après les âges, il y a les dates, il y a les « c'était une autre année », les « une autre fois », les « une fois », les « avant », le passé encore passé. Et il y a à la toute fin de *La Douleur*, le recommencement d'Aurélia Paris, « j'ai dix-huit ans. J'écris. » Toujours écrire *L'Amant* en miroir, « il est arrivé quelque chose lorsque j'ai eu dix-huit ans qui a fait que ce visage a eu lieu. » Et si le *quelque chose* agite la lecture pour le connaître, comme la mère répond « écrire quoi ? » à sa fille qui veut écrire, alors autant rester à ces deux premières pages, à ce regard à l'arrière de lui, à vie. Garder la douleur brutale et lancinante à l'arrière de soi, toujours à l'avant de la ligne pour en rejeter son sujet et le voir revenir. Océanique, la douleur. Et l'alcool qui vaut bien une bouteille de formol. Le paradoxe des liquides qui ne dissolvent rien. L'ivresse de l'immobilité pour ne plus y voir net dans le temps et l'espace, ça fait des atmosphères, de lointains opaques, des aboiements des chiens venus de derrière la brume du fleuve qui rejoint l'horizon. La douleur se répète en éternelle petite musique, désir des prémisses du bonheur noyé dans l'alcool qui porte le corps. Et plus on vieillit, plus on a besoin d'être porté. Le bonheur devient une vieille chose, depuis le temps. Car même pour les souvenirs, « c'est trop tard ». « Dès que j'ai commencé à boire, je suis devenue une alcoolique. J'ai laissé tout le monde derrière moi ». Écrire à l'arrière de soi comme on décide d'aller à la rencontre de sa solitude. Seule jusqu'au bout de sa solitude.

Est-il possible de dire sans mentir, image à l'appui, qu'on reconnaît le visage de Duras avant ses dix-huit ans, avec son éclaboussement de lumière, de jouissance inconnue et démesurée. Il y a des photos qui le dénoncent. Un visage comme une lecture prémonitoire. « Très vite dans ma vie il a été trop tard ». Nouveau visage définitif. Approfondir la répétition comme le temps accuse les rides pour revenir, finir pour recommencer. Océanique, encore. Creuser à vide la jouissance, la solitude à jamais fixée dans la jeunesse où obstinément le courant intérieur file : « Je veux écrire. » Son visage, son plus grand livre, très tôt à l'épreuve de la brisure. « Ou la mort, ou le

livre. » L'alcool et l'écriture ne consolent de rien, ne renouent avec aucun bonheur, n'effacent aucune douleur. Il y a un regard qui est là pour le rappeler et un visage pour l'écrire. « Le corps des écrivains participe de leurs écrits. » Nul doute que la vieille dame de dix-huit ans en savait quelque chose.

Corinne Rondeau